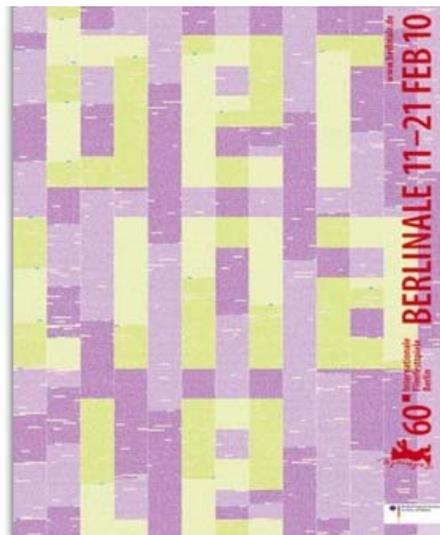


Echos de Berlin

Berlinale 2010

11 au 21 février 2010

Sur l'affiche ci-contre créée par l'atelier de design berlinois "Büro Otto Sauhaus", les graphistes ont cité, dans l'ordre chronologique, les 15'000 films internationaux projetés à Berlin depuis la création du Festival en 1951.



Compétition internationale :

The Ghost Writer (L'Homme de l'Ombre)

Roman Polanski

Bal (Miel), Semih Kaplanoglu, Turquie, Allemagne -

Kyatapirā - Caterpillar, Koji Wakamatsu, Japon

En Familie (Une Famille), Pernille Fischer Christensen, Danemark

En ganske Snill Mann (A somewhat Gentle Man), Hans Petter Moland, Norvège

Eu când vreau sa fluier, fluier (Si je veux siffler, je siffle), Florin Serban, Roumanie, Suède

Greenberg (Margot at the Wedding), Noah Baumbach, USA

Jud Süss, Film ohne Gewissen, Oskar Roehler, Allemagne, Autriche

Kak ya provel etim letom (How I ended this summer), Alexei Popogrebsky, Russie

Mammuth, Benoît Delépine, Gustave de Kervern, France

Howl, Rob Epstein, USA

Rompecabezas (Puzzle), Natalia Smirnoff, Argentine, France

San Qiang pai an jing qi (A woman, a Gun and a Noodle Shop), Zhang Yimou, République pop. de Chine

Shahada (Faith), Burhan Qurbani, Allemagne

Submarino, Thomas Vinterberg, Danemark

The Killer inside Me, Michael Winterbottom, USA, Royaume-Uni

Tuan Yuan (Apart Together), Wang Quan'an, République pop. de Chine

Der Räuber (Le Braqueur), Benjamin Heisenberg, Autriche, Allemagne

Na Putu (On the Path), Jasmila Zbanic, Bosnie Herzégovine, Autriche, Allemagne, Croatie

Shekarchi (The Hunter), Rafi Pitts, Iran, Allemagne

Hors Compétition :

Shutter Island, Martin Scorsese, USA

Please Give, Nicole Holofcener, USA

The Kids are all right, Lisa Cholodenko, USA, France

My Name is Khan, Karan Johar, Inde

Exit through the Gift Shop, Banksy, UK

Otouto (About her Brother), Koji Yamada, Japon

60^{ème} édition - Abstract

Une soirée exceptionnelle est proposée, parmi les quelque 400 projections, aux cinéphiles intéressés, le jeudi 12 février 2010, sur un écran géant tendu sur la Porte de Brandebourg : la version enfin complète (20 minutes de plus que dans les versions montrées jusqu'ici) du chef-d'œuvre de Fritz Lang **Metropolis** (1927) en avant-première mondiale. Les privilégiés pouvaient, moyennant l'acquisition d'un billet à temps, voir le film en salle, au Friedrichstadtpalast, au chaud. Les amateurs courageux pouvaient suivre les 147 minutes en plein air, par des températures très hivernales. Nous étions trop tard pour les billets, et pas assez courageux pour braver les frimas!

La sélection internationale comptait 26 films, dont 6 hors compétition. 18 de ces films sont présentés en avant-première mondiale, et parmi eux le formidable **Shutter Island** de Martin Scorsese qui est venu le présenter en personne, avec sa vedette Leonardo di Caprio. Scorsese adore Berlin, où il était déjà en 2008 avec les Rolling Stones.

Nous avons vu 35 films qui sont commentés dans ces pages, et, selon les cas, recommandés aux enseignants et apprenants. Sont signalés, chaque fois que nous en avons eu vent, ceux dont la sortie sur grand écran en Suisse est probable.

Nous nous permettons de vous renvoyer au site de la Berlinale pour consulter la programmation complète, et nous contentons de vous donner ci-contre les titres de la Compétition internationale, et en pages 2 et 3, notre programme personnel.

Le Jury international 2010, composé de l'actrice américaine Renée Zellweger, de la réalisatrice italienne Francesca Comencini, de l'écrivain somalien Nuruddin Farah, de l'actrice et chanteuse allemande Cornelia Froboess, du producteur espagnol José Maria Morales ainsi que de la comédienne chinoise Yu Nan, est présidé par le cinéaste allemand Werner Herzog, un des cinéastes-phares de la nouvelle vague d'il y a quarante ans!

Le film d'ouverture était chinois, celui de clôture japonais, joli coup de chapeau du Festival aux cinématographies asiatiques.

Mon programme :

(Tous les films sont de 2009-2010, sauf indication d'une date antérieure)

Jeudi 11 février (Pages 2-3) :

Tuan Yuan (Apart Together), Wang Quan'an, République pop. de Chine
My Name is Khan, Karan Johar, Inde

Vendredi 12 février (Pages 3-4-5) :

Howl, Rop Epstein, USA
The Ghostwriter (L'Homme de l'Ombre) Roman Polanski, France
Henri 4, Jo Baier, France, Espagne, Autriche, Allemagne

Samedi 13 février (Pages 5-6-7):

Eu când vreau sa fluier, fluier (If I want to Whistle, I whistle), Florin Serban, Roumanie, Suède
Shutter Island, Martin Scorsese, USA
Submarino, Thomas Vinterberg, Danemark
Berlin - Ecke Schönhauser, Gerhard Klein, DDR 1956-57
Blutsfreundschaft, Peter Kern, Autriche

Dimanche 14 février (Pages 7-8-9) :

San Qiang pai an jing qi (A woman, a Gun and a Noodle Shop), Zhang Yimou, République pop. de Chine
Greenberg (Margot at the Wedding), Noah Baumbach, USA
El Mal Ajeno (For the Good of the Others), Oskar Santos, Espagne
Pope Joan, Sönke Wortmann, UK, Allemagne, Italie, Espagne

Lundi 15 février (Pages 9-10-11) :

Der Räuber, Benjamin Heisenberg, Autriche, Allemagne
En ganske Snill Mann (A Somewhat Gentle Man), Hans Petter Moland, Norvège
Die Fremde (When we leave), Feo Aladag, Allemagne

Mardi 16 février (Pages 11-12):

Bal (Honey), Semih Kaplanoglu, Turquie, Allemagne
Please Give, Nicole Holofcener, USA
Kyatpirâ - Caterpillar, Koji Wakamatsu, Japon
Revolucion, Collectif (Mariana Chenillo, Patricia Riggen, Fernando Eimbcke, Amat Escalante, Gael Garcia Bernal, Rodrigo Garcia, Diego Luna, Gerardo Naranjo, Rodrigo Plà, Carlos Reygadas), Mexique

Mercredi 17 février (Pages 12-13-14):

Shahada, Burhan Qurbani, Allemagne
The Kids are all right, Lisa Cholodenko, USA, France
Boxhagener Platz, Matti Geschonneck, Allemagne
Die Tür, Anno Saul, Allemagne

Commentaires

Les titres sont présentés dans l'ordre chronologique des visions, notre tentative de les regrouper par domaine d'enseignement s'étant révélée difficile. Sont parfois signalées, en fin de commentaire, les disciplines concernées. Nous avons presque entièrement couvert la compétition internationale, avec quelques détours par les sections Panorama et Berlinale Special.

Les films vus offrent des reflets très prégnants de l'actualité, des problèmes de société, des conflits relationnels dans la cellule familiale ou sociale. On fume beaucoup dans les films de 2010, comme c'était l'habitude dans les années 1940....

Cinq films se déroulent dans l'univers carcéral ou à sa sortie (**En ganske Snill Mann**, **Eu când vreau sa fluier, fluier**, **Der Räuber**, **Shutter Island**, **Submarino**), quatre abordent la question délicate de l'intégrisme et des amalgames dangereux entre musulmans et terroristes (**Shahada**, **Die Fremde**, **Na Putu**, **My Name is Khan**). Huit films donnent un point de vue sur notre société dans le cadre d'un événement historique (**Caterpillar**, **Jud Süss - Film ohne Gewissen**, **Tuan Yuan**, **Henri 4**, **Pope Joan**, **Der Aufenthalt**, **Blutsfreundschaft**, **Berlin - Ecke Schönhauser**). Deux font revivre des écrivains (**L'Autre Dumas**, **Howl**). Et puis il y a les autres, tous intéressants à des degrés divers, mais que j'ai peine à rassembler sous un dénominateur commun, les dénominateurs ci-dessus étant déjà un peu tirés par les cheveux.

Tuan Yuan, Wang Quan'an, Chine populaire (Prix du meilleur scénario, Ours d'Argent)

Une famille de Shanghai, en Chine populaire, attend la visite de celui qui fut le fiancé de la

matriarche, et qui avait dû fuir avec les soldats du Kuomintang de Tchang Kai-Chek en 1949 et se réfugier à Taïwan, lors de la victoire de Mao et la proclamation de la République populaire de Chine. Il y a fait sa vie, a fondé une famille, et est maintenant veuf. Son dessein secret en venant revoir sa fiancée d'autrefois : repartir avec elle. Du nouveau venu se dégage un parfum de modernisme, de richesses, perçus avec une certaine envie par la famille. Eux qui n'ont cessé de se priver, de se sacrifier. Son arrivée provoque une sorte de catharsis. Elle voudrait suivre son ancien fiancé, estimant, après une vie rangée, avoir droit au bonheur qui lui fut volé il y a 50 ans. Dans un premier temps, le deuxième mari est prêt à laisser l'autre prendre sa femme, à se sacrifier comme il l'a fait sa vie durant. Se priver, tout se refuser, c'est sa façon de vivre. Mais ses enfants, et les tracasseries administratives en décident autrement. Soudain, il veut aussi sa part ! On mange beaucoup et souvent dans le film, on chante, et si Taïwan la riche n'apparaît pas comme un lieu attirant, Shanghai la polluée est est grise, et poisseuse : comme si elle était usée, à l'image de ses vieux protagonistes (respectivement 82, 72 et 76 ans). (Discipline concernée : histoire).

My name is Khan, Karan Johar, Inde

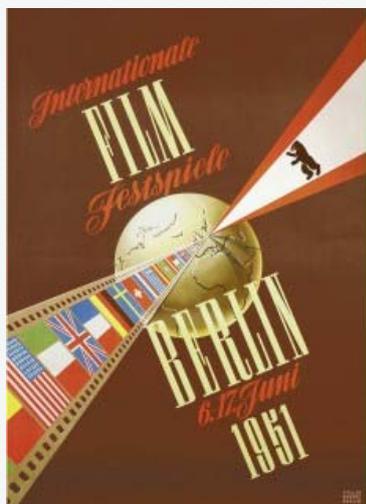
Rizvan Khan est un enfant musulman qui a grandi dans la banlieue nord-ouest de Mumbai et qui souffre du syndrome d'Asperger. Il est imperméable à l'humour, il prend tout au premier degré. À l'âge adulte, Rizvan Khan (Shahrukh Khan) tombe amoureux d'une coiffeuse (Kajol), jeune mère célibataire. Il l'épouse et la famille s'installe à San Francisco. Même si Rizvan est autiste, il sait se débrouiller dans la vie, bricoleur de génie, il

Mon programme (suite et fin) :
(Tous les films sont de 2009-2010, sauf indication d'une date antérieure)

Jeudi 18 février (Pages 14-15-16) :
Na Putu (On the Path), Jasmila Zbanic, Bornie Herzégovine, Autriche, Allemagne, Croatie
Jud Süß - Film ohne Gewissen, Oskar Roehler, Allemagne, Autriche
Rompecabezas, Natalia Smirnoff, Argentine, France
Der Aufenthalt, Frank Beyer. DDR 1983
L'Autre Dumas, Safy Nebbou, France

Vendredi 19 février (Pages 16-17-18) :
En Familie, Pernille Fischer Christensen, Danemark
The Killer inside Me, Michael Winterbottom, USA, Royaume-Uni
Mammuth, Benoît Delépine, Gustave de Kervern, France

Samedi 20 février (Pages 18-19) :
Otouto (About her Brother), Yoji Yamada, Japon
Father of Invention, Trent Cooper, USA



répare presque tout. Tout va bien jusqu'en 2001. Après le 11 septembre, les choses deviennent difficiles pour le couple. Rizvan est musulman pratiquant, et de plus en plus, il est considéré comme un terroriste. Son handicap devient suspect, comme toute sa personne. Lorsque son beau-fils est battu à mort à cause de sa parenté avec lui, il prend à la lettre la phrase de désespoir de sa femme : "Va voir le président et dis-lui que tu n'es pas un terroriste!". Le film est un road-movie, le parcours de Khan à la recherche du président américain. S'il n'arrive pas à parler à Bush, il percera auprès d'Obama, et pourra lui dire "My name is Khan and I am not a terrorist!". Film assez manichéen aux accents sincères sur les préjugés, le racisme et l'intolérance. L'autiste joué par Shahrukh Khan est émouvant et convaincant. À cause de son physique, son nom, son accent, sa maladie, ce qu'il porte dans son sac à dos, Khan est regardé avec méfiance. Shahrukh Khan a voulu lancer un plaidoyer pour la tolérance et rien que pour cela, le film vaut la peine d'être vu. (Disciplines concernées : histoire des religions, éducation aux médias : le cinéma de Bollywood, histoire).

Howl, Rob Epstein, USA

Le poète Allen Ginsberg, rebelle-phare de la *Beat Generation* aux Etats-Unis, est l'auteur du poème **Howl** (Hurlement) qui a donné son titre au film. Ce poème au langage cru et violent, lamentation jazzy balançant entre rage et défi, composé sous l'influence de Jack Kerouac et de William Burroughs, fut lu une première fois en public en 1955. Ginsberg fut l'icône du monde gay, le pourfendeur du petit-bourgeois, du matérialisme et de tout ce qui se rapprochait de l'American Way of Life. Dans le film, les séquences sur la vie de Ginsberg, (le nez chaussé de lunettes à monture épaisse, la cigarette au bec) sont scandées par la lecture du poème-titre, et

alternent, d'une part, avec des scènes du procès intenté en 1957 à l'éditeur de Ginsberg pour délit d'obscénité (en noir-blanc) et d'autre part, avec des séquences d'animation érotique (forêts de pénis, couples nus copulant et virevoltant dans les airs)

Lorsque le tribunal statua en faveur de l'éditeur (reconnaissant au poème des thèmes importants socialement), la tentative de censure fut utilisée comme fer de lance par les défenseurs de la liberté d'expression. Le procès a rendu Ginsberg à jamais célèbre : Honni soit qui mal y pense.

Le film évoque l'amitié entre Ginsberg et Carl Solomon et leur internement dans un hôpital psychiatrique, ainsi que la lobotomie subie par la mère de Ginsberg en milieu psychiatrique. Dans le fond et dans la forme, le rythme du film est jazzy, rythmé par la lecture (des trois parties, je crois) de **Howl** (dédié à Carl Solomon). (Disciplines concernées : Langue et littérature américaines, histoire, éducation aux médias).

The Ghost Writer, Roman Polanski (Distribué en Suisse par Pathé Films) (Ours d'argent du meilleur réalisateur)

Etonnante parenté : **The Ghost Writer** et **Shutter Island** s'ouvrent sur un même plan : la caméra, depuis une île, filme un bateau qui se dirige sur elle. Et Dieu seul sait que l'embarcation n'arrive pas à bon port!! Je ne jouerai pas plus loin au jeu des comparaisons. Un "nègre" britannique est persuadé par son agent de terminer l'écriture des mémoires d'un Ex-Premier Ministre britannique, Adam Lang : la chance de sa vie. On lui offre 250'000 dollars pour le travail, qui ne devrait guère durer plus qu'un mois. Lang est à la retraite, en exil sur l'île de Martha's Vineyard (USA) qu'il ne peut quitter, sous peine d'être arrêté (situation qui ne manque pas de faire penser à celle de Polanski, exilé en Europe). Le climat y est venteux, froid, pluvieux (voir le gag récurrent du jardinier asiati-



Pierce Brosnan et Ewan McGregor dans *The Ghost Writer*



Affiche du film *The Ghost Writer*



Julien Boisselier dans *Henri 4*

que qui s'éreinte à remplir une brouette de feuilles mortes que les rafales de vent dispersent aussitôt).

Mais dès le début du mandat, la démarche de ce "Ghost" sans nom s'annonce périlleuse. Son prédécesseur est mort dans des circonstances suspectes. Le domicile de son mandant, où se déroule l'essentiel de l'action, est à lui seul un endroit inquiétant : entre bunker et villa design, il devient le cadre d'un huis-clos angoissant dans une architecture de béton, métal et verre, intensifiant une atmosphère de paranoïa. Rien n'y évoque de près ou de loin une vie "normale", murs et couloirs sont nus, on ne s'y déplace que sous surveillance, on n'y consomme que des sandwiches, toujours des sandwiches ... Aux commandes de ce thriller politique digne et même supérieur au à Hitchcock, on retrouve un Polanski au mieux de sa forme : une intrigue cauchemardesque, un dialogue incisif, du suspense, de l'ambiguïté, de l'humour noir. Il est question de conspiration internationale, d'implication de hautes personnalités de la scène politique mondiale qui font croire que tout est sous contrôle et qui prennent des décisions aux conséquences planétaires.

On a voulu voir une allusion à Tony Blair. Mais celui-ci était encore Premier jusqu'au 27 juin 2007 et ne faisait nullement l'objet de poursuites quand le livre de Robert Harris, **The Ghost**, a été publié en 2007.

Le casting est irréprochable. Brosnan est parfait en politicien charismatique, bel homme, haï et adulé. Lang a cru sa vie durant tenir les rênes, et pris des décisions teintées de zones d'ombre, mais il est en fait lui-même une marionnette aveugle et manipulée. Un ancien collaborateur l'accuse maintenant de crime de guerre, d'avoir livré des présumés terroristes à la CIA et laissé torturer ces hommes.

Ewan McGregor est le "Ghost, un

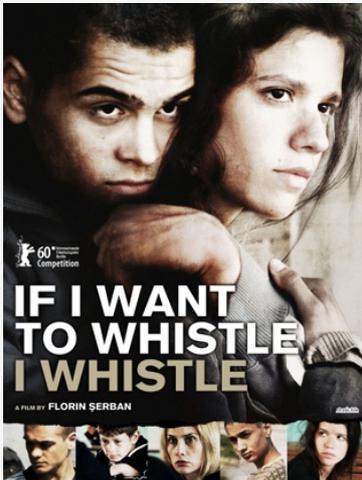
nègre littéraire pas trop intéressé par la politique, laconique, mais un "Candide" posant les bonnes questions à cet homme politique sur son engagement controversé aux côtés des Etats-Unis dans le conflit irakien. Le "nègre" mène une enquête périlleuse pour essayer de savoir dans quoi il a mis les pieds. Il rencontre l'inquiétant Paul Emmet (Tom Wilkinson), un vieil ami de Lang aux dehors paternels. Il fait trop confiance à Ruth Lang (Olivia Williams), qui semble être une alliée.

On a le plaisir de reconnaître dans un vieil habitant de l'île Eli Wallach (95 ans, 60 ans de carrière!) que le "Ghost" rencontre au cours d'une balade à vélo dans les chemins boueux de l'île!

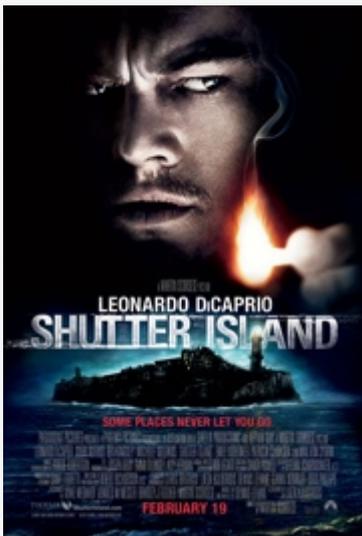
Tourné en extérieurs sur les îles de Sylt et Usedom dans la Mer Baltique, et pour les intérieurs aux studios Babelsberg, *The Ghost Writer* est un excellent thriller qui mérite pleinement son prix de réalisation. (Disciplines concernées : Littérature anglaise, éducation aux médias, géopolitique).

Henri 4, Jo Baier, Allemagne, Espagne, France, République Tchèque,

Deux épisodes d'un téléfilm ont été montés en un pour donner ce film qui illustre le parcours du souverain, de son enfance à sa mort. Julien Boisselier joue un Henri charismatique, intelligent et bon politique. Comme le film est une co-production essentiellement allemande, le Français est doublé en allemand. Normal : le Jo Baier est une adaptation de **Die Jugend des Königs Henri Quatre** (1935) et **Die Vollendung des Königs Henri Quatre** (1938) du grand écrivain allemand Heinrich Mann. XVI^e siècle, Protestants et Catholiques se battent au nom de la religion, et pour le pouvoir. Catherine de Médicis (reine de France de 1547 à 1559, régente de 1560 à 1564) voit se succéder sur le trône trois de ses fils (elle a eu 10 enfants!), François II (époux



George Pistereanu et Ada Condeescu, têtes d'affiche de *Eu când vreau sa fluier, fluier*



de Marie Stuart, roi de 1559 à 1560), Charles IX (roi de 1560 à 1574), Henri III (roi de 1574 à 1589). Paris vit dans la peur des Huguenots, la France est déchirée par les guerres de religion.

En Navarre, le petit Henri (né en 1553), fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, grandit. Nostradamus devine en lui le futur Souverain. En vertu de la loi salique, Henri, descendant par son père, Antoine de Bourbon, du roi Louis IX, deviendra le successeur naturel du roi de France à la mort en 1584 du Duc d'Alençon et d'Anjou, François de France, frère et héritier du roi Henri III. Il attend cinq ans avant de monter sur le trône.

Henri épouse en 1572 Marguerite de Valois, la reine Margot, fille de Catherine de Médicis et de Henri II. Comme Margot, catholique, ne peut se marier que devant un prêtre et qu'Henri, protestant, ne peut entrer dans une église, ils se marient devant l'église! Henri changera cinq fois de religion, essayant d'ouvrir la voie à la tolérance, s'imposant ainsi comme un des premiers vrais souverains humanistes.

Dans les grandes lignes, le film nous rappelle les turpitudes et complots de la cour, les guerres de religion, la St-Barthélémy, la marche inexorable du futur Henri IV sur Paris, l'assassinat du Duc de Guise, l'Edit de Nantes (qui mit fin aux guerres de religion), etc. Le frère de Margot, Charles IX, est présenté comme un demi-fou, le duc d'Alençon et d'Anjou est une grande folle extravagante, la Reine Margot une nymphomane. Après la mort de Gabrielle d'Estrée, le grand amour d'Henri, et l'annulation de son mariage, il épouse Marie de Médicis en 1600, dont il aura six enfants. Le film s'achève par l'assassinat du roi en 1610 par un catholique fanatique, Ravailac. La narration est fluide, on se plonge dans le récit avec le même plaisir que dans la lecture des **Rois Maudits** de Druon, et la reconstitution est soignée.

(Disciplines concernées : histoire, histoire des religions, éducation aux médias).

Eu când vreau sa fluier, fluier - If I want to whistle, I whistle, Florin Șerban, Roumanie, Suède, (Grand prix du Jury, Ours d'Argent)

Au départ, cette chronique d'enfance ratée se déroulant dans un centre de détention pour jeunes devait être une pièce de théâtre. Le film raconte les cinq jours qui séparent Silviu, dix-huit ans, de sa mise en liberté. Silviu a grandi sans parents, la mère étant partie chercher du travail à l'étranger, et le père étant - on ne sait trop pour quoi - à l'hôpital. Silviu a pris soin de de son frère cadet. Pour sortir le plus vite possible, le jeune homme fait le poing dans sa poche jusqu'au jour où il rencontre Ana, une assistante sociale. Lorsqu'il apprend que sa mère a décidé d'emmener le petit frère en Italie, Silviu perd toute maîtrise, assomme un garde, se barricade dans un baraquement et prend Ana en otage.

À la sortie du film, on avait l'impression d'avoir vu une oeuvre des Dardenne. Le jeune acteur de 18 ans campe à merveille un être renfermé, mutique, dans lequel se terre une vraie bombe à retardement. Pour mettre de l'ordre dans sa vie et celle de son frère, envers et contre tout, il défie les autorités du centre et risque sa liberté.

L'acteur débutant George Pistereanu est impressionnant et les quelques acteurs professionnels autour de lui criants de vérité. Le film a été tourné dans un camp d'internement dont les pensionnaires ont joué leur rôle. Les baraquements de l'établissement ressemblent à des hangars lézardés, le centre est fermé par des grillages que patrouillent des hommes armés et des chiens. Et c'est pourtant ce centre qui représente le havre contre un monde extérieur qui ne prend pas soin des siens. Un film pas toujours très clair dans ses res-

sorts de narration, mais qui impressionne par la force de son personnage principal.

***Shutter Island*, Martin Scorsese, USA (Distribué en Suisse par UPI)**

1954, un ferry jaillit de la brume épaisse, se dirigeant vers Shutter Island, une île-asile pénitentiaire pour psychopathes dangereux (Peddocks Island, une des Boston Harbor Islands, retravaillée à la cgi). Un homme en imper vomit ses tripes dans la cuvette de toilettes, un autre l'attend sur le pont. Teddy Daniels (Leonardo Di Caprio) et Chuck Aule (Mark Ruffalo) sont deux marshals appelés à enquêter sur la disparition d'une détenue, Rachel Solando, triple infanticide. L'île ? Un îlot rocheux noir, aux formes déchiquetées, abordable par un seul ponton. Les deux hommes sont accueillis par des gardes en uniforme noir. Le ciel est sombre et pluvieux, les vents violents, la tempête menace. Entre les bâtiments de brique détrempés, dans le périmètre électrifié, l'atmosphère est oppressante et la lumière glauque. Leurs armes leur sont confisquées à l'arrivée, et un officier leur lit le règlement et leur signale les bâtiments qui leur sont interdits. Dans le jardin travaillent des détenus aux jambes entravées. Infirmiers, nurses, médecins, directeur, tous sont plus inquiétants et patibulaires les uns que les autres.

Teddy Daniels est venu non seulement pour enquêter sur la femme en fuite, il espère aussi retrouver le pyromane qui a causé la mort de sa famille. Daniels est hanté par des démons de son passé : les images du KZ de Dachau dont il a découvert l'horreur avec l'armée de libération, et le fantôme de sa femme qui se désintègre chaque fois qu'il veut l'enlacer.

L'enquête piétine, les lignes téléphoniques sont coupées, les deux policiers se voient donner des tenues de patients pour remplacer leurs vêtements dé-

trepés, les couloirs et les escaliers semblent sans fin, les deux hommes se sentent de plus en plus piégés et menacés. N'en disons pas plus. Le film est palpitant, le rythme est haletant, les décors cauchemardesques.

Scorsese a comparé Di Caprio à un James Stewart, dans sa qualité de "bouncing actor", capable de jouer toutes les extrêmes, toutes les ambiguïtés, d'être un héros totalement impliqué dans l'intrigue, sans le savoir ou sans vouloir le savoir.

Un thriller sombre et désespéré, un film incontournable. (Discipline concernée : éducation aux médias)

***Submarino*, Thomas Vinterberg, Danemark**

Deux frères auxquels rien n'a été épargné pendant l'enfance se retrouvent après plusieurs années de séparation. ***Submarino***, adapté du roman éponyme de Jonas T. Bengtsson, raconte comment leur passé dans la pauvreté, l'alcool et la maltraitance les poursuit et est en passe de les détruire.

Laissés livrés à eux-mêmes par une mère alcoolique, les deux frères, dans une scène préliminaire, baptisent un nourrisson, dont ils trouvent le prénom dans l'annuaire. Le bébé a faim et pleure. Les deux gamins n'ont rien à lui donner, ils mettent la radio très fort pour pas entendre, se saoulent et s'écroulent ivres-morts. Le lendemain, le bébé est mort. Ecran noir.

Bien des années plus tard, l'aîné, Nick, sort de prison. Haltères, bières et cigarettes, c'est tout ce qui l'occupe, la vie lui est indifférente. Son frère cadet, devenu héroïnoman, élève seul son petit garçon, Martin. Le cadet, sur le point de mourir d'overdose, est arrêté pour trafic de drogue, l'aîné se laisse accuser d'un crime qu'il n'a pas commis. Les deux frères se retrouvent dans la même prison. Nick décide de se défendre : le fils de son frère a besoin de lui.



La servante, le serviteur, l'amant et la maîtresse de maison dans **San Qiang Pai An Jing Qi**



Le désert selon Zhang Yimou dans **San Qiang Pai An Jing Qi**

QuickTime™ et un décompresseur TIFF (non compressé) sont requis pour visionner cette image.



Le titre se réfère à la lutte perpétuelle des personnages pour se maintenir à flot. Vinterberg a développé malgré les apparences l'humanité des personnages et réussit à donner à son film une sorte de happy ending.

Berlin Ecke Schönhauser, Gerhard Klein, Allemagne 1957

Sous la station Schönhauser Allee, quelques jeunes garçons et une fille, Angela, se retrouvent régulièrement pour oublier momentanément les frustrations familiales : le beau-père alcoolique, l'amant envahissant de la mère, les premiers dérapages vers la délinquance. Dieter, Karlheinz et Kohle se lancent des défis stupides, ils cherchent l'argent facile. Croyant avoir commis un homicide, les trois jeunes gens s'enfuient à Berlin-Ouest et sont parqués, sous surveillance, dans un genre de home pour demandeur d'asile. Karlheinz se laisse entraîner par des trafiquants, Kohle meurt dans des circonstances peu claires et seul Dieter retournera à Berlin-Est. Où l'attend un nouveau départ vers une honnête vie aux côtés d'Angela qui porte son enfant. Jamais ces jeunes ne deviennent vraiment délinquants, parce que le chef des forces de l'ordre du quartier est une figure paternelle sage et compréhensive. Une version est-allemande de "**Rebels without a cause**", qui montre des adolescents d'après-guerre de Prenzlauer Berg qui se sentent incompris et à l'étroit chez eux, et qui cherchent le sens de la vie. La conclusion est claire : le mal vient de l'Ouest, la vie saine ne peut se vivre qu'à l'Est. (Disciplines concernées : histoire, éducation aux médias).

Blutsfreundschaft - (Initiation), Peter Kern, Allemagne, Autriche

Axel (Harry Lampel), 16 ans, a quitté l'école, il ne sait que faire de ses journées, a des relations pourries avec sa famille, et tombe sous la coupe de néo-nazis. L'initiation est brutale,

musclée, mais il commence par en être fier. Après avoir participé à une rixe qui tourne mal, il se réfugie chez Gustav Tritzinsky (Helmut Berger), 80 ans, propriétaire d'un pressing, homosexuel et ancien membre de la Hitlerjugend hanté par son passé. Le vieil homme recueille l'adolescent, et une amitié naît. L'irruption d'Axel dans sa vie ravive brutalement les cauchemars du passé.

Intéressant travail de mise en scène entre les cauchemars de Gustav, épure noir-blanc théâtrale et stylisée, et les rêves d'une vie meilleure de son amie transsexuelle, une épure en technicolor.

Le film s'en prend au néo-nazis autrichiens d'aujourd'hui, mais aussi à toute une société et son attitude vis à vis de tous ceux qu'elle marginalise. (Disciplines concernées : Histoire, Education aux Citoyennetés).

San Qiang Pai An Jing Qi - A woman, a Gun and a Noodle Shop, Zhang Yimou, République populaire de Chine

Dans une auberge (Wang's Noodle Shop) plantée au milieu d'un désert coloré digitalement : un vieil aubergiste grincheux, sa jeune femme délurée, l'amant de celle-ci, une servante et un serviteur dodus et pas trop fûtés. Ce Zhang Yimou inspiré librement du **Blood Simple** des Frères Coen s'ouvre au son de trois coups de feu : une espèce de pirate persan, assisté d'une danseuse du ventre, vient proposer des pistolets et un canon à la maîtresse des lieux. Marché conclu, il s'en va. Après une séance de fabrication de nouilles qui ressemble à un numéro de jongleurs, arrive une horde des policiers à cheval, en uniforme bleu, avec à leur tête leur chef, qui est aussi le tueur qui ne sourit jamais. On a donc la femme infidèle, l'amant, le tueur et l'arme : tous les ingrédients pour faire une parodie chinoise de la comédie noire des Coen.

L'homme qui ne sourit pas promet de tuer l'épouse infidèle, ne le fait pas, vient toucher sa prime, abat le mari, ne réussit pas à forcer le coffre, craint d'être surpris, s'enfuit, se promet de revenir. Les quiproquos se multiplient, l'escalade des situations et des accidents burlesques s'accélère, tout à fait dans le style du dessin animé. Le rire naît aussi du contraste entre le tueur impassible et le serviteur volubile (aux dents de lapin), ou des audaces de la patronne et de la lâcheté de l'amant qui n'en est pas un d'ailleurs! Grotesque, absurde, le film joue sur un ton parodique déjanté qu'on n'aurait jamais attendu chez Zhang Yimou. (Discipline concernée : éducation aux médias).

Greenberg - Margot at the Wedding, Noah Baumbach, USA (Distribué en Suisse par Ascot Elite)

Greenberg est quadragénaire, ébéniste de métier, jamais satisfait. Son passe-temps favori : écrire des lettres pour se plaindre. Il a tout raté dans sa vie : sa carrière de rockeur, sa vie sociale. Il sort de dépression et sa santé est fragile. À la demande de son frère, il accepte d'être house-sitter pendant les vacances de la famille au Vietnam. Il ne sait pas trop que faire de ses jours, rencontre Florence, la jeune fille providentielle de la maison qui doit veiller de loin sur la maison, le chien et le frère-gardien. Elle est bonne fille, un peu sauvage, toujours fauchée, sa cadette de 15 ans. Et pourtant, ils se rapprochent peu à peu.

Greenberg, narcissique, solitaire, misogynne, est un personnage peu sympathique. Sa jeune partenaire est plus charmante, mais elle a malheureusement moins de scènes que lui. Je ne sais pas très bien où veut en venir ce film.

El Mal Ajeno - Pour le bien des autres, Oskar Santos, Espagne

Le réalisateur croyait avoir un excellent scénario, le producteur Alejandro Amenabar aussi.

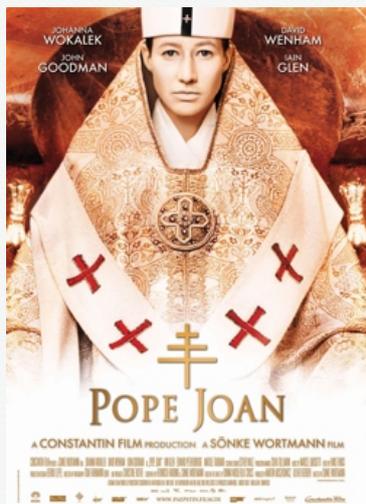
L'intrigue navigue entre **Urgences** et un film fantastique. Le docteur Diego (Eduardo Noriega, presque aussi beau que George Clooney) est une figure tragique, tellement habitué à la souffrance qu'il en est devenu pratiquement indifférent à tout et chacun. Jusqu'au jour où Armand (notre compatriote Carlos Leal), lui arrache, sous la menace d'un revolver, la promesse de sauver la femme qu'il aime, Sara. La jeune femme est atteinte de sclérose en plaques et a tenté de se suicider, elle est dans le coma. En fait, Armand, avant de se suicider, a transmis à Diego son don de guérisseur.

Soudain, Diego se réveille, prend conscience de son aliénation, et commence à ouvrir les yeux et le cœur sur ses patients, son entourage, et sa famille. Soudain, des guérisons miraculeuses ont lieu autour de lui. Mais en même temps, la santé de sa fille se dégrade. Un être aimé doit mourir pour qu'un autre vive ? Un scénario bien pesant qui veut illustrer l'abnégation dans un idéal chrétien de sacrifice salvateur ? Si c'est ça, c'est raté, on repart avec le sentiment d'avoir vu une embrouille New Age sans consistance.

Pope Joan (Die Päpstin), Sönke Wortmann, Allemagne, Italie, UK, Espagne, v.o. anglaise (Distribué en Suisse par Pathé Films)

Les archives secrètes du Vatican recèlent des secrets détonants... Même s'il n'y a pas de preuve tangible de l'existence de la papesse Jeanne, l'idée qu'au IXe siècle une femme a réussi à déjouer un système dominé par les hommes et accédé à la plus haute charge de l'Eglise est fort séduisante : une formidable lueur dans l'obscurantisme ambiant!

Selon la majorité des sources : après avoir étudié la médecine



Joanna Wokalek et John Goodman dans *Pope Joan*



Andreas Lust, sur l'affiche de *Der Räuber*

et les textes religieux dans un monastère bénédictin, un nommé John Anglicus a accédé à la position la plus élevée du monde de la Chrétienté. John Anglicus fut lapidé à mort pour un secret qui allait faire naître la légende : il aurait été une femme, la seule femme jamais été ordonnée pape.

Dans l'adaptation au cinéma du roman de Donna Woolfolk Cross, **Pope Joan** (1996), Jeanne (Johanna Wokalek) naît en 814, à Ingelheim, d'un père prédicateur brutal, misogyne et borné et d'une mère païenne convertie de force. La soif d'apprendre de la petite fille est démesurée, mais les filles n'ont pas droit aux études. Son frère aîné lui apprend en cachette à lire et à écrire, en dépit de la violente opposition paternelle. La fillette finit par fuir la tyrannie paternelle, et au péril de sa vie, se déguisant en garçon, à poursuivre son éducation dans des écoles qui veulent bien la recevoir et apprendre à soigner et guérir. On voit Jeanne soigner, guérir, enseigner l'hygiène, une vraie ONG à elle seule. Elle rencontre quelques rares hommes qui s'inclinent devant sa sagesse tout en pressentant son secret, elle fera surtout face à l'hostilité et l'envie. Dans ce monde où la femme est marginalisée, écrasée par la domination de l'homme, interdite d'école, elle fera preuve d'une témérité extraordinaire.

À Rome, elle est nommée médecin personnel et conseiller du Pape Serge II à qui elle succède, par acclamation, en 847. Mais la jeune femme est enceinte, et meurt en couches dans l'exercice de ses fonctions. Il n'y a aucune mention de la papesse chez DESCHNER, Karlheinz : **Kriminalgeschichte des Christentums** (Histoire de la chrétienté du IV^e au XVIII^e siècle, 9 volumes à ce jour, en allemand), ouvrage sérieux et documenté, ce qui incite à pen-

ser que ce personnage serait inventé.

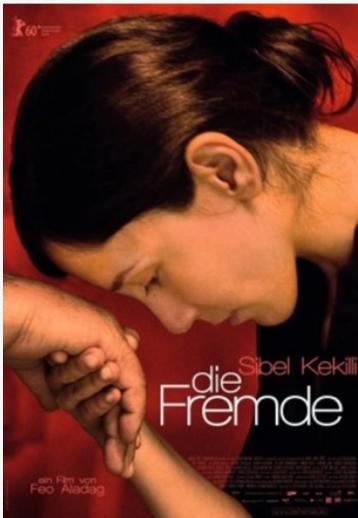
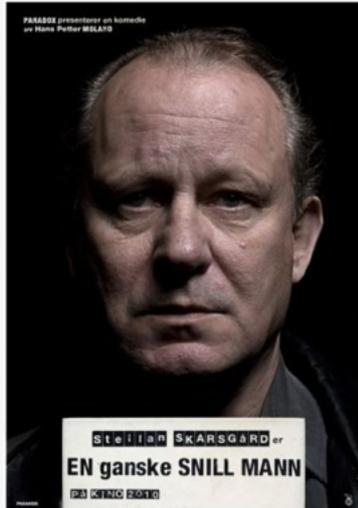
Il n'en reste pas moins que l'histoire de la Papesse Jeanne donne une vision bouleversante du statut de la femme au IX^e siècle, et ouvre une réflexion sur l'évolution de ce statut. (Disciplines concernées : histoire, histoire des religions, éducation aux citoyennetés).

Der Räuber. Benjamin Heisenberg, Autriche, Allemagne

À la fin des années 1980 prit fin la fuite d'un criminel que les médias avaient nommé Pumpgun-Ronnie (parce qu'il portait un masque aux traits de Ronald Reagan). Ce fut un cas spectaculaire de l'histoire criminelle autrichienne, qui a inspiré le livre **Der Räuber** de Martin Prinz, et maintenant le film de Benjamin Heisenberg qui raconte donc l'histoire d'un brillant coureur de marathon et et non moins brillant voleur de banque. Sobre, précis, systématique, Johann Rettenberger est un fou de course, un drogué de l'adrénaline, de la vitesse, un junkie du risque. Il mesure son pouls, calcule son endurance, aussi bien lors de course, de jogging que d'attaques de personnes ou de banque. Sa forme extraordinaire lui permet d'échapper aux poursuivants : un coureur imbattable peut se glisser dans des passages que les voitures ne franchissent pas!

Après six ans de prison, durant lesquels il n'a cessé de s'entraîner. Il est prêt à ... recommencer. Il ne vit que pour battre ses propres records. Il vole, mais ne dépense même pas son butin. Grand et bien bâti, pas un gramme de graisse, mutique et froid, le personnage semble ne jamais vouloir s'arrêter. L'acteur autrichien Andres Lust est excellent dans le rôle.

Après des victoires applaudies dans des marathons nationaux, après une série de hold-ups et de fuites audacieux, Rettenberg réussira à échapper à une battue



de police gigantesque, partant toujours plus loin, et ne tombera jamais dans les mains de ses poursuivants. Une exemplarité certes négative, mais un héros passionnant, discipliné, exerçant son art à la perfection.

En ganske Snill Mann - A somewhat Gentle Man, Hans Petter Moland, Norvège (Prix des Lecteurs du Berliner Morgenpost)

Ulrik a fait 12 ans de prison pour avoir tué l'amant de sa femme. Son patron et ses sbires l'attendent à sa sortie : il lui a trouvé une piaule, et va lui fournir une arme pour abattre celui qui l'a dénoncé! Et même si Ulrik hésite à tuer, c'est la loi du milieu, pas de discussion.

Docile et calme, solide travailleur, Ulrik (Stellan Skarsgard, **Mamma Mia, Good Will Hunting, Angels and Demons**) commence par chercher du travail, il est mécanicien sur autos et est engagé dans un garage. Il accepte sans rechigner sa nouvelle chambre qui n'est guère plus attrayante que la cellule qu'il vient de quitter. Il obtempère docilement quand la matrone qui lui loue la chambre se fait payer en sexe, et en argent. Il semble d'ailleurs que cette armoire à glace au cheveu rare noué en catogan, ce gaillard puissant et calme, fascine les femmes : son ex-femme lui offre un quickie d'adieu sur une table de cuisine, la secrétaire de son employeur l'invite à passer la nuit chez elle. Les scènes de sexe ne sont absolument pas érotiques, purement mécaniques. Pour notre plus grand plaisir, à défaut de celui du principal concerné! Humour noir, sec et cynique, pas bien méchant. L'homme ne se plaint jamais, il est d'une docilité exemplaire. Il n'a qu'une envie : retrouver son fils, qui est sur le point de devenir père.

Les personnages secondaires sont bizarres, souvent grotesques. Le contraste entre le mutique Ulrik et le logorrhéique pa-

tron du garage est hilarant. Le Suédois Stellan Skarsgard a parlé sa langue, les autres parlaient danois.

Hans Petter Moland a filmé, dans un environnement médiocre et peu sympathique, un héros qui n'est pas dans le meilleur âge ni au mieux de sa forme. Une histoire de réinsertion sociale pas comme les autres. À voir.

Die Fremde, Feo Aladag, Allemagne, Turquie

Umay (Sibel Kekilli) est une jeune Turque, vivant à Istanbul avec son fils, un mari - qui la bat - et toute la famille de celui-ci. Elle est déterminée à divorcer et fuir en Allemagne, avec son fils de 8 ans, rejoindre sa propre famille. On la voit dans la scène liminaire se faire avorter du deuxième enfant qu'elle attend d'un mari honni.

À Berlin, sa famille (frères, soeur, parents) lui reproche d'avoir failli à l'honneur : le mari a tous les droits. Umay est soudainement une étrangère dans les deux communautés : dans la famille de son mari parce qu'elle l'a humilié en le quittant et en "kidnapant" son fils. Dans sa propre famille en Allemagne parce qu'elle veut refaire sa vie en Allemagne. Se sentant menacée de toutes parts, elle se réfugie dans une maison pour mères en détresse. Elle brûle son passeport, bien décidée à ne jamais revenir sur ses pas, trouve du travail, reprend des études et fait la connaissance d'un Allemand qui veut l'épouser. Mais c'est sans compter avec sa faute.

Son père va prendre conseil auprès de son propre père en Turquie. Le crime d'honneur est ordonné.

Ce film est un puissant plaidoyer pour plus de tolérance et d'ouverture et contre la violence exercée sur les femmes, contre l'atteinte aux droits et à la vie des femmes au nom de l'honneur. On parle religion, on parle honneur, soumission, honte, on ne parle jamais d'amour. (Disciplines

concernées : histoire des religions, éducation aux citoyennetés, géopolitique de l'Allemagne, construction de l'Europe)

Bal (Miel), de Semih Kaplanoglu, Turquie (Prix du Meilleur Film, Ours d'Or) (Prix du Jury Oecuménique) (Distribué en Suisse par Trigon)

Dernier volet d'une trilogie qui a débuté par **Oeuf (Yumurta, 2007)** et **Lait (Süt, 2008)**, **Miel** nous entraîne à la suite d'un apiculteur et de son fils. En toile de fond, la trilogie illustre le changement très rapide que nos régions rurales ont connu ces vingt dernières années. **Bal - Miel** a un rythme de narration très calme et lent et une photo magnifique. Toutes les séquences sont longues, comme l'illustre le premier plan du film qui dure cinq minutes : plan général de la forêt, brins d'herbe, fleurs, insectes, un chevreuil, tandis qu'on perçoit les bruits naturels, pas de musique de fond. Un homme vient de l'arrière-plan, progressant lentement jusqu'au premier plan, tirant son âne à la bride ... Tout le rythme du film est à l'avenant.

Yusuf est un fils unique qui vit avec ses parents dans une région montagneuse isolée d'Anatolie. La forêt est pour lui un lieu de mystère et d'aventures, et il aime y accompagner son père apiculteur, dont il admire l'habileté professionnelle et partage l'amour des abeilles, le lien avec la nature. Autant Yusuf s'épanouit en compagnie de son père, autant il se sent marginalisé à l'école, à cause de son bégaiement. Lorsque le père part un jour et ne revient pas, Yusuf se referme sur lui-même, cessant de parler, puis se lance à sa recherche. L'enseignement paternel va permettre à l'enfant d'affronter l'inconnu. Paysages majestueux, photo magnifique, très beau travail sur la lumière : de la pure poésie! (Disciplines concernées : éducation aux médias).

Please Give, Nicole Holofcener, USA

Kate (Catherine Keener) et son mari (Oliver Platt), se sont spécialisés dans la vente d'objets qu'ils trouvent chez des personnes âgées. Kate achète à bas prix, elle revend avec un confortable bénéfice dans sa boutique "vintage". Elle s'est spécialisée dans les meubles des années 1950! Ce commerce, qui vit de la mort des gens, pèse cependant un peu sur sa conscience, c'est pourquoi elle est toujours prête à donner aux pauvres! Elle et son mari visent l'appartement (et son contenu) de leur voisine de 91 ans : en abattant des parois, ils auraient plus de place! La vieille dame, revêche et critique, a deux petites filles, Rebecca (Rebecca Hall), radiographe et Mary (Amanda Peet), esthéticienne. Rebecca prend soin de l'aïeule, alors que Mary se moque éperdument de ce qui peut lui arriver et a, comme son aïeule, une langue de vipère.

Des dialogues acides et drôles, des passes d'arme entre un père en pleine middle-life crisis, une mère qui veut toujours donner aux autres, une adolescente en pleine puberté et des jeunes femmes qui les percent à jour. Les choses de la vie. Caustique et souvent plein de bon sens.

Kyatapirâ -Caterpillar, Koji Wakamatsu, Japon, Prix de la meilleure interprète féminine pour Shinobu Terajima, Ours d'Argent)

Caterpillar (Chenille) raconte le retour d'un soldat japonais blessé à son village, en 1942. Lorsque Tadashi Kurokawa rentre du front, homme-tronc, il est consacré "Dieu de la Guerre" et est décoré de trois médailles. Il a perdu ses quatre membres, son visage est partiellement brûlé, ses cordes vocales ne fonctionnent plus, il est sourd. Seuls ses appareils digestif et génital fonctionnent! Sa femme, Shigeko, le reçoit, horrifiée, mais, en épouse



Les dix réalisateurs de *Revolucion* posant pour la 60^e Berlinale:

1^{er} rang : Mariana Chenillo, Rodrigo Garcia, Patricia Riggen,
 2^e rang : Gael Garcia Bernal, Fernando Eimbcke, Diego Luna
 3^e rang : Gerardo Naranjo, Rodrigo Pla
 4^e rang : Carlos Reygadas, Amat Escalante

docile, accepte de prendre soin de cet homme-tronc, d'accéder à ses désirs, et de l'exhiber dans une charrette, en uniforme et paré de ses médailles, pour le plaisir des villageois. A travers ce drame il s'agit surtout pour le cinéaste japonais de parler politique et de se distancier face aux discours de propagande inflammatoires et tout ce qui se cachait derrière. Il parle de la guerre au travers des souffrances des soldats, de leurs victimes.

Dans une scène liminaire, avant les titres, deux images de superposent : des soldats japonais violent des Chinoises, tandis que des hautes flammes, envahissent l'écran. Les hauts faits de guerre pour lesquels les soldats ont répondu à l'appel de l'empereur : c'est aussi ça, l'enfer de victimes innocentes!

Le soldat autrefois bourreau est maintenant un cul-de-jatte à la merci ... de tous. On parle de lui comme s'il était mort. On doit le nourrir et le torcher. Sa femme, dans certains moments de désespoir, essaie de l'étrangler, le frappe, lui écrase des oeufs sur le visage, le viole même.

Lorsqu'il s'avère en 1945 que le Japon a perdu et que tous les sacrifices humains n'ont servi à rien, après Hiroshima et Nagasaki, la jeune femme détruit ce qui devrait être la fierté du couple : les trois médailles, la page de journal à la gloire du "Dieu de la Guerre". Elle n'ose s'en prendre à la photo encadrée du couple impérial...

Lui rampe, pareil à une chenille, jusqu'à l'étang, et s'enfonce dans l'eau. Un film bouleversant, dénonçant l'absurdité et la violence de la guerre, qui n'a pas manqué de rappeler **Johnny got his Gun** de Dalton Trumbo (Etats-Unis 1971) d'après le roman homonyme du même auteur de 1939.

Revolucion, Collectif (Mariana Chenillo, Patricia Riggen, Fernando Eimbcke, Amat Escalante, Gael Garcia Bernal, Rodrigo Garcia, Diego Luna, Gerardo Naranjo,

Rodrigo Pla, Carlos Reygadas), Mexique

L'idée était de savoir ce qu'est la Révolution (qui fête en novembre 2010 son centième anniversaire) pour la jeunesse mexicaine contemporaine. Chaque film devait faire moins de 10' et avoir la révolution pour thème. Les dix réalisateurs devaient offrir leur interprétation personnelle de la Révolution, et initier une réflexion sur le Mexique d'aujourd'hui. Dans ce pays où les très riches dominent toujours une majorité très pauvre, où la fracture sociale est énorme, où les pauvres sont exploités par le système mafieux des industries, les idées pour lesquelles la révolution a eu lieu sont toujours d'actualité. La violence est quotidienne, la peur aussi. L'Eglise, qui a joué un grand rôle dans le soulèvement de 1910, est toujours un pouvoir très fort, souvent mal utilisé. Pis : la classe politique au pouvoir s'approprie la Révolution, alors qu'elle la trahit dans les faits. Des constats plutôt sombres, même si l'ont rit dans plusieurs de ces courts.

Mais à la vision de ces dix oeuvres, le spectateur lambda que je suis n'a pas toujours vu le rapport direct avec le thème "Révolution". Mon court préféré, celui de Rodrigo Pla : les autorités mexicaines vont rechercher le petit-fils de Pancho Villa, pour l'exhiber à la Fête de la Révolution. Le vieil homme s'est fait beau et a préparé un discours. Mais on ne lui laisse jamais l'occasion de le prononcer. Tout ce qu'on veut, c'est l'exhiber. Tout est dit. (Disciplines concernées : éducation aux médias, histoire, géopolitique).

Shahada, Burhan Qurbani, Allemagne (Distribué en Suisse par Filmcoopi)

Le mot signifie "témoignage de foi", c'est le premier pilier de l'Islam. Trois histoires d'immigrés, trois histoires de prise de position religieuse, diverses ma-

nières de pratiquer et de comprendre l'Islam. Maryam, fille d'un imam libéral d'origine turque, avorte dans les toilettes d'une disco, assistée par une amie. Son sens de la culpabilité la poussera vers le fondamentalisme. Un policier turc tombe amoureux d'une jeune femme qu'il avait accidentellement blessée en service commandé, lui faisant perdre son bébé. Un jeune ouvrier nigérien s'inquiète de l'attirance qu'il éprouve pour un collègue de travail dans l'usine à poisson où tous deux travaillent. Le film se disperse dans de trop de détails. Au lieu d'un état des lieux qui ouvre une réflexion, on a une accumulation de situations et de personnages clichés qui ne convainquent personne. (Disciplines concernées : histoire des religions, éducation aux citoyennetés, géopolitique de l'Allemagne, construction de l'Europe)

The Kids are all right, Lisa Cholodenko, USA, France (Teddy Award du meilleur film) (Distribué en Suisse par Filmcoopi)

Nic est médecin, sa partenaire Jules se cherche encore professionnellement : ce couple de lesbiennes a élevé un garçon et une fille venant du même donneur, c'est Jules qui les a portés. Joni, dix-huit ans et son petit frère Laser, quinze ans, veulent connaître leur père biologique. C'est ainsi que Paul (Mark Ruffalo) entre dans la vie des deux jeunes, puis de toute la famille. Paul se sent de plus en plus attiré par la vie de famille, cette famille qui a tout ce qu'il n'a pas. Il tombe amoureux de Jules, elle lui cède avec fougue, et ahurissement! Puis se ravise, réalisant que seule compte sa famille, et que vingt ans de vie commune ne s'oublie pas pour une passade.

Avec ses dialogues drôles et authentiques, ses situations souvent comiques, ses trouvailles de scénario pour illustrer une crise

familiale, ce film est une perle à ne pas laisser passer.

Boxhagener Platz, Matti Geschonneck, Allemagne

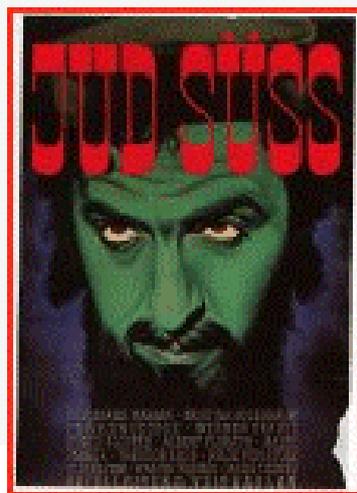
Basée sur le livre homonyme de Torsten Schulz, c'est l'histoire d'une veuve octogénaire de Berlin-Est, Dotti (Gudrun Ritter) qui a déjà usé cinq maris. Le sixième est mourant. Nous sommes en 1968 à Berlin-Est, l'année des mouvements sociaux et des soulèvements, l'année des changements. Mais Oma Dotti (Gudrun Ritter) et son petit fils de 12 ans Holger (Samuel Schneider) ont d'autres chats à fouetter. Holger essaie de grandir et de faire ses premières expériences avec les femmes. Dotti fréquente assidûment le cimetière où elle arrose les cinq tombes de ses ex et rencontre un soupirant, un ancien membre de la Ligue Spartakus, Karl Wegner (Michael Gwisdek). Elle est aussi courtisée par le marchand de poisson, Winkler, (Michael Gwisdek), un ancien Nazi. Le coeur de Dotti penche vers Wegner, mais lorsque son mari rend l'âme et Winkler meurt assassiné, Wegner est arrêté pour meurtre. Une histoire d'amour du troisième âge entre une grenouille de cimetière bonne cuisinière et un élégant Ex-Spartakiste, un hommage sans "ostalgie" au Berlin des années soixante, au quartier de Boxhagener Platz et à des comédiens des deux Allemagnes. Une reconstitution tellement convaincante de la DDR des années 1960 que j'étais sidérée en lisant que film avait été fait en 2010. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique de l'Allemagne).

Die Tür, Anno Saül, Allemagne

David (Mads Mikkelsen) est artiste-peintre. Il laisse un jour sa fillette de 7 ans seule pendant qu'il va chez sa maîtresse. La petite, chassant un papillon, tombe dans la piscine et se noie. Cinq ans plus tard, David, toujours rongé par le chagrin, est entraîné par un papillon vers une



Jud Süß - Film ohne Gewissen,
Oskar Roehler, 2010



Jud Süß, Veit Harlan, 1940

étrange porte. De l'autre côté, la possibilité de recommencer. Mais ce qui s'annonçait comme une chance inespérée vire au cauchemar.

Peut-être cela tient-il au jeu morne et figé de Mikkelsen : le film est soporifique. Les remords et regrets du protagoniste n'en finissent pas de le ronger, sa quête de rédemption s'étire, le réalisme, le fantastique, quelquefois le burlesque, se mêlent aux scènes d'actions musclées. Le tout est embrouillé, boursoufflé, propice aux attaques de paupières.

Na Putu - Sur le sentier, Jasmina Zbanic, Bosnie (Distribué en Suisse par Trigon)

Dans la séquence liminaire, Luna (Zrinka Cvitesic, vue dans **Grbavica, Sarajevo Mon amour**), une belle jeune femme, se filme avec son téléphone. Elle est épanouie, mais un peu pensive, son ventre légèrement bombé pourrait indiquer qu'elle est enceinte.

Luna est stewardess et forme Amar, aiguilleur du ciel, un couple heureux. Ils sont musulmans non pratiquants. Ils essaient depuis des années d'avoir un enfant, Luna suit un traitement de grossesse assistée. Lorsqu'Amar, puni de six mois suspension parce qu'il a bu au travail, se retrouve au chômage, il refuse d'aller aux AA et de se soumettre à une thérapie. Il se morfond à la maison pendant les voyages de Luna. Tout change après leur rencontre fortuite avec Bahriza, un ancien camarade. Bahriza, musulman pratiquant (barbe, chachia, djellaba, ne touchant pas la main des femmes) propose un job (computers) à Amar, dans un lieu éloigné de Sarajevo. C'est en fait un camp retranché de musulmans wahhabites fondamentalistes, où une stricte séparation règne entre hommes et femmes, et où l'endoctrinement est quotidien. Peu à peu, Amar se laisse pousser la moustache, la barbe. Il a trouvé

non seulement un travail, mais un réconfort dans les préceptes rigoureux de l'Islam, lui qui a perdu un frère dans cette guerre qui a fait plus de 100'000 morts.

Luna ne reconnaît plus ce mari qui ne veut plus avoir de relations avec elle parce qu'ils n'ont pas été "vraiment" mariés selon la coutume coranique ! Et qui rechigne désormais à l'accompagner au centre de grossesse assistée. Amar prie et médite et lit le Coran.

Lorsque Luna découvre qu'elle est enceinte, il lui est impossible de se réjouir. Elle pose un ultimatum à son mari : soit Amar revient, soit elle avorte.

Le film se termine par la scène initiale. Est-il revenu ou s'est-elle résolue à élever l'enfant seule ? Une fin ouverte sur un problème trop brûlant pour que le film soit distingué dans la compétition internationale, sans doute ! Ce très beau film n'a pas eu les honneurs du palmarès. (disciplines concernées : histoire des religions, histoire, géopolitique).

Jud Süß, Film ohne Gewissen, Oskar Roehler, Autriche, Allemagne

Jud Süß était le sobriquet de Joseph Süß Oppenheimer, c'est aussi, entre autres, le titre d'une nouvelle publiée en 1827 par Wilhelm Hauff et d'un roman publié en 1925 par Lion Feuchtwanger qui condamnait l'antisémitisme. Le film homonyme de Veit Harlan, commandité par le Ministre Joseph Goebbels, étalait par contre une violente charge antisémite.

Dès 1939, Goebbels ne veut plus un seul Juif sur scène, les Juifs seront joués par des Ariens et c'est un Viennois, Ferdinand Marian (excellent et ressemblant Tobias Moretti), qu'il désigne pour jouer LE rôle-titre dans **Jud Süß**, film qu'il qualifie déjà de **Panzerkreuzer Potemkin** de l'Allemagne, SON chef-d'oeuvre de propagande (Hetzfilm). Marian essaie en vain de décliner cet honneur : c'est ça, où l'inter-

diction de jouer (Berufsverbot). Il excelle dans le rôle, il croit même tromper ses commanditaires et humaniser entièrement son personnage. Il se rend rapidement compte de l'impact criminel du film sur le peuple et l'armée allemands. Il incarne un personnage que tout un chacun doit haïr et mépriser, il est bientôt totalement identifié au rôle. Il tournera encore une douzaine de films entre 1940 et 1946, mais on ne se souvient que de ce rôle infâme. Le film **Jud Süss**, un triomphe du cinéma allemand à nul autre pareil, fut montré dans les festivals, les casernes, dans tout le Reich! Le succès du film fut la malédiction de Marian. Il ne s'est jamais pardonné ce rôle, il ne put jamais s'en distancer. Veit Harlan qui était, lui, un véritable suppôt des Nazis, ne fut jamais stigmatisé comme Marian, ce qui est parfaitement inique.

Jud Süss - Film ohne Gewissen raconte la descente aux enfers de Marian jusqu'en 1946, où il meurt dans un accident de voiture. Le réalisateur Roehler a ajouté certains ressorts dramatiques pas vraiment historiques que lui a reprochés la presse allemande : la femme de Marian n'avait pas de grands-parents juifs, et il n'avait pas hébergé de Juifs chez lui. La presse italienne présente à Berlin s'est aussi insurgée, parce que le film cite les louanges d'Antonioni (authentiques!) pour Ferdinand Marian lors du Festival de Venise de 1940!

Le Goebbels de Moritz Bleibtreu, jovial, bancal (il boîte, les pieds en dedans), ombrageux et chaleureux à la fois, n'a pas fait l'unanimité, alors que l'acteur affirme s'être éclaté en recherchant le côté clownesque de l'homme qui se prenait pour le plus grand producteur-réalisateur du monde.

(Disciplines concernées : histoire, éducation aux médias, littérature et cinéma, langue et littérature modernes)

Rompecabezas, Natalia Smirnoff, Argentine, France

Le film s'ouvre sur un repas de famille, d'anniversaire plus précisément, la maîtresse de maison Maria (Maria Onetto) a fort à faire, courant sans cesse entre cuisine et salle à manger, tandis que la famille festoie. Jusqu'à ce que l'on comprenne qu'il s'agit de SON cinquantième anniversaire! Maria se découvre une passion pour les puzzles, et un réel talent. Elle s'inscrit à un tournoi, par l'entremise de la patronne d'un cybercafé et se retrouve chez un certain Roberto, un as en la matière, avec lequel elle va s'entraîner. Maria a une méthode peu conventionnelle, travaillant d'après les couleurs, mais elle est très rapide. N'osant révéler à sa famille ses visites chez Roberto, elle s'invente des alibis.

À la maison, ses fils ont grandi, s'éloignent d'elle, n'aiment plus sa cuisine. Son mari, absolument gentil, encourage avec amusement sa passion des puzzles. Ni drame ni déchirement. Maria gagne avec Roberto un tournoi local, s'offre une brève étreinte et tourne la page. Le trophée gagné lui suffit. Elle se construit un petit autel avec le trophée, un livre, cadeau de Roberto, ses boîtes de puzzle et le billet d'avion pour le tournoi mondial en Allemagne où il n'ira pas.

Tout ça pour ça.

Der Aufenthalt, Frank Beyer, DDR 1984

Le film a été fait d'après le roman homonyme d'Hermann Kant (1977). Un jeune Allemand, Mark Niebuhr, se retrouve avec un transport de soldats prisonniers en octobre 1945 dans une gare de triage de Varsovie. Mark Niebuhr a 19 ans. Une Polonaise reconnaît en lui le SS qui a assassiné sa fille. Niebuhr est appréhendé, enfermé, isolé, interrogé, torturé. Mais il n'avoue pas. Au bout de 4 mois, il est transféré dans la cellule commune des prisonniers Polonais, qui le haïssent ouvertement, mais ne par-



Rikard (Jesper Christensen) dans *En Familie*

viennent pas à briser sa résistance. Après un grave accident, il est hospitalisé, et il apprend enfin pourquoi il est prisonnier. On le renvoie ensuite dans une cellule où sont réunis les soldats de la Wehrmacht, parmi lesquels se terrent quelques Nazis. Tous se méfient de lui, le suspectant d'être un espion. Mais ni les mauvais traitements des autorités carcérales, ni celles de ses compatriotes n'ont raison de sa résistance.

Finalement, au bout de 8 mois de captivité, on le libère. La femme s'est trompée. Le mot d'adieu : "Sie werden nicht erwarten, dass wir uns entschuldigen!". Sélectionné en compétition en 1983, le film fut retiré avant le début de la Berlinale par les autorités de la DDR, sous la pression du gouvernement polonais. Une vision sans clichés de la chasse aux sorcières et de ses errements. Un excellent film. (Disciplines concernées : histoire, éducation aux citoyennetés).

L'Autre Dumas, Safy Nebbou, France (Distribué en Suisse par JMH Distributions)

Le film raconte le travail à quatre mains de deux écrivains dont un seul signe les livres. Dans la réalité, leur collaboration s'est achevée par un procès. Le film se termine par une réconciliation. Le scénario explore le rapport très ambigu que le Maître entretient avec son scribe clandestin, dont on sait qu'il est l'auteur unique de nombreux passages de romans aussi célèbres que **Les trois Mousquetaires** ou encore **Le Vicomte de Bragelonne** (= L'homme au Masque de Fer). En sondant le douloureux et intense rapport entre deux êtres complémentaires, les liens étranges qui les soudent, le cinéaste nous offre une réflexion sur la complexité de la création artistique. C'est une situation analogue à celle que vit un cascadeur ou un "double" anonyme s'exposant pour une star qui seule est adulée et connue du

public. C'est le drame de tous les anonymes qui prêtent leur talent à une personne publique.

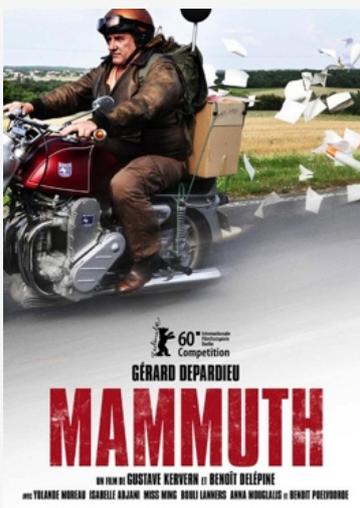
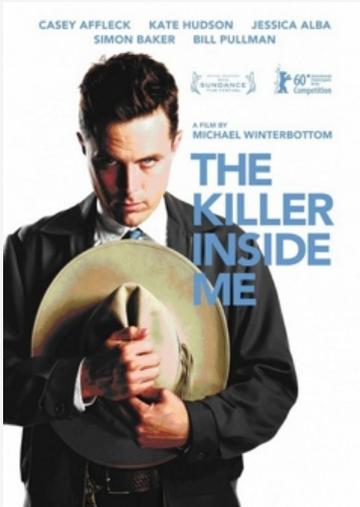
Les deux premiers rôles masculins sont sobres, très retenus, jamais cabotins, ce qui est assez remarquable. Et étonnant de la part d'un Depardieu et d'un Poelvoorde, l'un en monstre sacré, l'autre en bourgeois pincé. Décors et costumes sont magnifiques, et la reconstitution de la révolution de 1948 est habile, quelques plans d'ensemble d'une populace en furie, mais surtout des plans américains et des plans moyens qui nous plongent au sein même de l'atmosphère de pagaille, de cris et de fureur de l'insurrection sanglante. Un très bon film à costumes. (Disciplines concernées : Littérature française, éducation aux médias, histoire, géopolitique, histoire de l'art).

En Familie, Pernille Fischer Christensen, Danemark (Prix du Jury FIPRESCI)

Ditte est descendante d'une célèbre famille de boulangers, les Rheinwald, fournisseurs de la cour du Danemark. Les images liminaires offrent un album de famille : photos et coupures de journaux présentant la dynastie Rheinwald sur plusieurs générations.

Ditte, galeriste reconnue, vit à Copenhague avec son ami Peter dont elle est enceinte. On vient de lui proposer un job très tentant à New York. Que faire du bébé ? Elle décide d'avorter, sans consulter le géniteur. Qui a quelque peine à accepter sa décision, mais se laisse séduire par le projet new-yorkais.

Soudain, Rikard, le père de Ditte, dont elle est la fille aînée (et préférée), tombe gravement malade, tumeurs cancéreuses au cerveau. Partagée entre ses ambitions professionnelles et son sens du devoir filial et à nouveau, sans consulter Peter, Ditte annule son départ. Elle veut être là pour le malade et envisage même de lui succéder à la boulangerie, comme il l'en conjure.



Le réalisateur Yamada Yoji (*Otouto*) honoré cette année à Berlin avec la Caméra de la Berlinale

La douloureuse agonie de Rikard et ses répercussion sur l'entourage, jusqu'à la scène finale où la soeur de Ditte lave et habille le mort, prennent alors le pas sur tout autre problème qui pourrait exister. La famille est réunie dans la maison du mourant, et on ne sait plus très bien à la fin de quoi voulait parler le film.

The Killer inside Me, Michael Winterbottom, USA, Royaume-Uni

Nous sommes dans les années 1950, dans une petite ville texane. Le narrateur, Deputy Sheriff Lou Ford (Casey Affleck), 29 ans, est en apparence un sympathique officier de police, propre, soigné et souriant. Lorsqu'on lui confie le soin d'enquêter sur la prostituée Joyce (Jessica Alba), on découvre la vraie nature perverse et brutale de l'homme : lorsque la jeune femme réagit à une insulte par une giflé, il la frappe, et plus il la frappe, plus elle sourit, et lui avec. Lou aime brutaliser les femmes, il a été initié par la gouvernante de son père, lequel avait les mêmes penchants. Lou et Joyce se revoient secrètement (officiellement, Lou est fiancé à l'institutrice Amy). Ensemble, Joyce et Lou font chanter le fils du riche entrepreneur local Chester Conway (Ned Beatty), mais lorsque Joyce devient envahissante, Lou la bat à mort, et détourne les soupçons sur un autre. C'est le déclic pour une série de meurtres brutaux que jamais on ne peut lui imputer, faute de preuves.

Le gros défaut de ce film : les rôles principaux marmonnent leur texte, dit avec un accent du sud, cigarette au bec ou lèvres pincées, à tel point que la plupart des journalistes présents, à qui on montrait une version sans sous-titres, se demandaient s'ils comprenaient l'anglais! Le livre *The Killer inside Me* de Jim Thompson (1952) est passionnant, et bienheureux ceux qui l'avaient lu avant la vision du film.

L'histoire de ce souriant tueur en série adoré des femmes qu'il tabasse avait pourtant tout pour fasciner!

Mammuth, Benoît Delépine, Gustave de Kervern, France

Gérard Depardieu est venu défondre à Berlin un film qu'il a coproduit et qui est en compétition, *Mammuth* (Benoît Delépine et Gustave de Kervern). Mais il n'a pas honoré de sa présence la projection de *L'Autre Dumas* (Safi Nebbou, présenté hors compétition), qui, à notre sens, était un film éminemment plus défendable.

Serge Pilardos (Gérard Depardieu) vient d'avoir 60 ans. Il travaille depuis l'âge de 16 ans, n'a jamais manqué une journée de travail. L'heure de la retraite a sonné, et c'est la désillusion : il lui manque des points, certains employeurs ayant oublié de le déclarer ! Poussé par Catherine, sa femme, il enfourche sa vieille moto des années 70, une "Munch 1200" dite "Mammuth" qui lui vaut son surnom, et part à la recherche de ses bulletins de salaires. Durant son périple, il retrouve son passé, et sa quête de documents administratifs devient bientôt accessoire...

La première scène se déroule à la boucherie industrielle où Serge achève sa dernière journée de travail. Décors, des carcasses de bétail entre lesquelles le gros Serge, coiffé de son bonnet bleu en plastique qui enferme une longue tignasse grasse, se rend à l'apéro d'adieu. Le discours est figé, scandé par le bruit des mâchoires des huit bouchers (en tenue de boucher) qui mâchent debout des chips qu'ils puisent dans leur petite assiette en carton! Serge reçoit un puzzle de 2000 pièces en guise de cadeau d'adieu! Il s'en réjouit avec sa femme (Yolande Moreau) : à eux deux, un couple de mastodontes gentils et sans histoires. Puis commence le road movie - moto dans le quart monde. Entre deux flashbacks sur le visage

ensanglanté d'une jeune femme (Isabelle Adjani) qui fut son amour de jeunesse et mourut dans un accident, Serge rencontre des anciens employeurs, des parents, une nièce, un concurrent qui comme lui cherche les piécettes d'argent sur les plages à l'aide d'un détecteur (Benoît Poelvoorde !), etc. Le film se caractérise par son image floue, ses couleurs délavées, ses gros plans sur des visages pas gâtés par la nature. C'est censé être une image de société, tendre et poétique, cela m'a paru tout simplement laid, filmé au téléphone portable et ennuyeux.

Otouto - About her Brother,
Yoji Yamada, Japon

Le film commence par un survol en photos, films amateurs et actualités filmées de l'histoire de la famille Takano depuis 1951. Après le décès de son mari, Ginko a repris la direction de la Pharmacie familiale avec sa fille Koharu et sa belle-mère.

Koharu est sur le point de faire un beau mariage. Au cours de la réception de mariage, Tetsuro, le frère cadet de Ginko, débarque à l'improviste. C'est la brebis galeuse de la famille, un chanteur raté, un humoriste à l'humour douteux, avec lequel la famille souhaite le plus de distance possible. Il se saoule, sème la pagaille dans la cérémonie très conservatrice, choque famille et belle-famille. Il est chassé par sa soeur et son frère qui lui demandent d'aller au diable et d'y rester.

Sans doute la faute de Tetsuro : le mariage de Koharu va mal, elle divorce et revient chez sa mère. Un jour, une femme d'Osaka vient supplier Ginko de lui rembourser une somme rondelette que Tetsuro lui a empruntée. Ginko lui remet un chèque, toutes ses économies. Les affaires ne florissent pas dans sa pharmacie de quartier évincée par les grandes surfaces.

Là-dessus, Tetsuro a la mauvaise idée de venir chez sa

soeur. Une dispute éclate et mère, fille et belle-mère le chassent.

Le temps passe, les rancunes s'apaisent. La mère prend des leçons de calligraphie, vieillit, s'adoucit ... et lance un avis de recherche pour son frère. Il est à Osaka, dans un centre palliatif, rongé par le cancer et par l'alcool. Elle va le retrouver et l'accepte enfin tel qu'il est. Il meurt entouré de sa famille. Son portrait rejoint celui de son frère sur l'autel familial. Koharu est amoureuse et va se marier.

On parle de pardon, d'apaisement, de tolérance et de réconciliation, et on présente surtout des établissements qui font défaut partout en général et au Japon en particulier, les centres de soins palliatifs et leurs dévoués responsables. Une belle leçon d'humanité! (Discipline concernée : Education aux citoyennetés).

Father of Invention, Trent Cooper, USA

Robert Axle, habile inventeur, devenu milliardaire et mégalo-mane grâce à ses inventions, se retrouve en prison parce qu'une de ses trouvailles s'est révélée extrêmement dangereuse. Lorsqu'il est libéré au bout de huit ans, sa femme et sa fille le rejettent. Mais il est déterminé à se refaire une place au soleil. Et à retrouver l'estime et l'amour de sa fille. Il s'accuse d'avoir été un "fabricator" alors qu'il prétendait être un "inventor", une première leçon d'humilité qui lui vaut le droit de squatter le canapé dans l'appartement que sa fille partage avec deux copines. Il fait des petits boulots, retrouve ses collaborateurs d'antan, s'essaie à la modestie et la compréhension, et invente un appareil qui permet aux parents de ne jamais perdre le contact avec leurs enfants! Il trouve des commanditaires, l'invention a un énorme succès. Lorsqu'il confesse publiquement, lors du discours de promotion, qu'il s'estime indigne de promou-

voir l'appareil, parce qu'il fut un parent indigne, un tonnerre d'applaudissements lui répond. Et il aura le beurre et l'argent du beurre. Bôf!

Une bonne partie de ces films ne viendront jamais sur nos écrans, mais ils existent ou existeront

sous peu en DVD et auront sûrement les honneurs des programmes TV : qu'on se le dise. 2010 fut une bonne année, et je me réjouis d'avoir fortement apprécié 30 films sur les 35 que j'ai vus!

Pour en savoir plus :

Le site de la Berlinale :

<http://www.berlinale.de/>

[Suzanne Déglon Scholer](#) enseignante au gymnase, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, février 2010